

Sainte Joséphine Bakhita

Bakhita est née en 1869 à Olgossa, un village à 45 kilomètres à l'ouest de Nyala la capitale du Darfour du Sud. Elle a 5 ans (en 1874) lorsque sa sœur est enlevée par des pillards. 4 ans plus tard, c'est à son tour d'être enlevée. Elle a environ 9 ans. Elle est vendue à un marchand d'esclaves et enfermée dans une cabane :





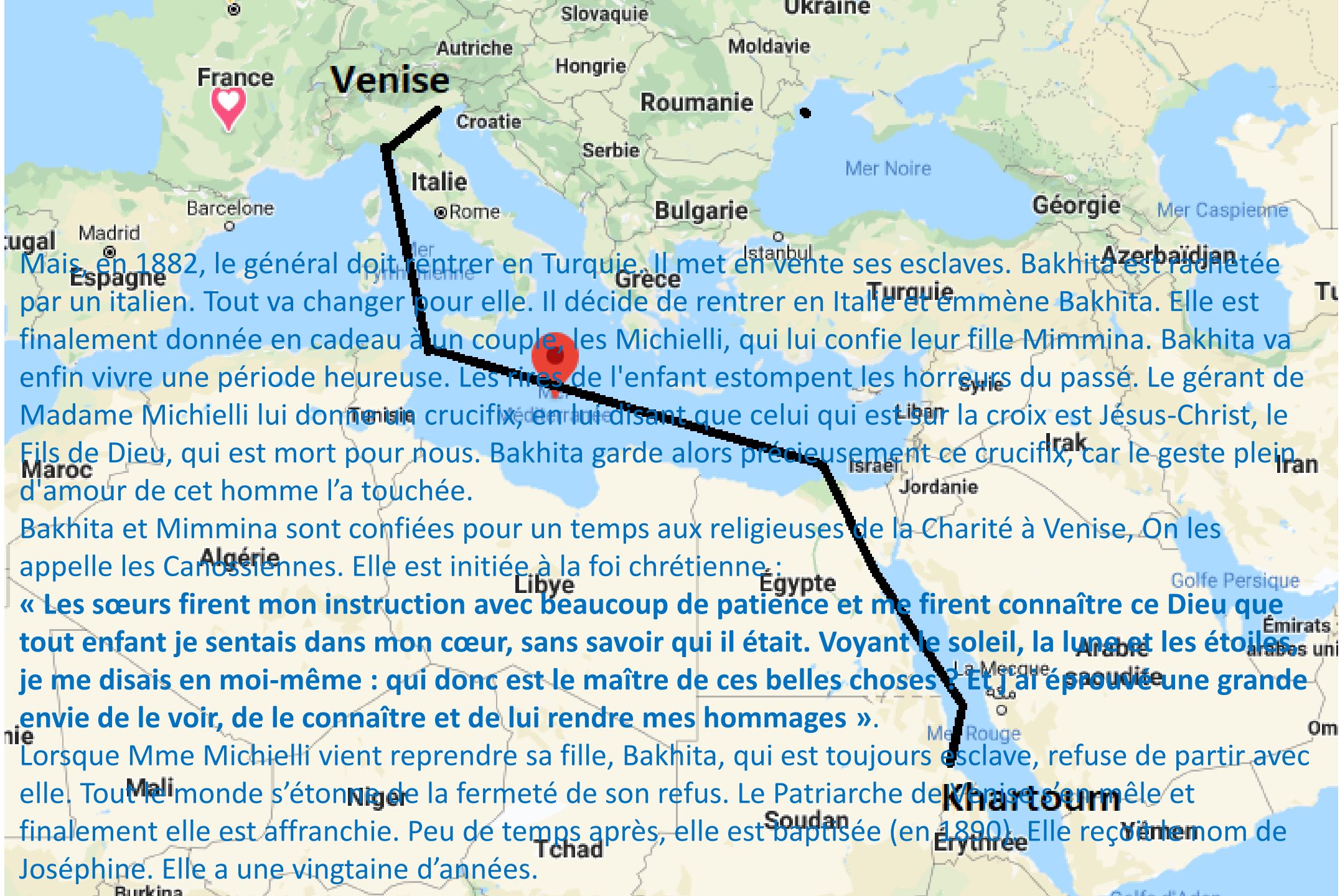
« Je ne peux pas décrire combien j'ai souffert en cet endroit. Je me souviens encore de ces heures d'angoisse. Engourdie et fatiguée à force de pleurer, je tombais épuisée par terre. Mon imagination me transportait loin, loin, chez les miens. Je voyais mes parents bien-aimés, mes frères et mes sœurs. Je les embrassais tous avec transport et tendresse. Je leur racontais comment on m'avait enlevée et combien j'avais souffert. D'autres fois, je me voyais jouer avec mes amies dans mon champ. Je me sentais heureuse. Mais hélas ! Quand je revenais à la cruelle réalité de l'horrible solitude, je me sentais si accablée que mon cœur semblait se briser ».

Bakhita rejoint d'autres esclaves. Ils sont emmenés vers une ville pour y être vendus.

Le voyage dura 8 jours de suite, toujours à pied. Au fur et à mesure qu'on passait par des villages, la caravane grossissait. Elle était disposée ainsi : d'abord les hommes, ensuite les femmes ; tous étaient attachés par le cou avec une grosse chaîne, serrée par des cadenas fermés à clé, en file de 2 ou 3. Malheur si quelqu'un se penchait ou s'arrêtait, gare à son cou et à celui de son compagnon ! On voyait autour du cou de chacun des grosses plaies purulentes qui faisaient pitié.

La caravane arrive à destination. Bakhita est achetée un chef arabe puis revendue à un général turc. Les coups de fouet pleuvent sans pitié.

« Même au fond du découragement et de la tristesse, quand j'étais esclave, je n'ai jamais désespéré, parce que je sentais en moi une force mystérieuse qui me soutenait. Je n'en suis pas morte, parce que le Bon Dieu m'avait destinée à des « choses meilleures ».



Venise

Mais, en 1882, le général doit rentrer en Turquie. Il met en vente ses esclaves. Bakhita est rachetée par un italien. Tout va changer pour elle. Il décide de rentrer en Italie et emmène Bakhita. Elle est finalement donnée en cadeau à un couple, les Michielli, qui lui confie leur fille Mimmina. Bakhita va enfin vivre une période heureuse. Les rires de l'enfant estompent les horreurs du passé. Le gérant de Madame Michielli lui donne un crucifix, en lui disant que celui qui est sur la croix est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est mort pour nous. Bakhita garde alors précieusement ce crucifix, car le geste plein d'amour de cet homme l'a touchée.

Bakhita et Mimmina sont confiées pour un temps aux religieuses de la Charité à Venise, On les appelle les Canossiennes. Elle est initiée à la foi chrétienne :

« Les sœurs firent mon instruction avec beaucoup de patience et me firent connaître ce Dieu que tout enfant je sentais dans mon cœur, sans savoir qui il était. Voyant le soleil, la lune et les étoiles, je me disais en moi-même : qui donc est le maître de ces belles choses ? Et j'ai éprouvé une grande envie de le voir, de le connaître et de lui rendre mes hommages ».

Lorsque Mme Michielli vient reprendre sa fille, Bakhita, qui est toujours esclave, refuse de partir avec elle. Tout le monde s'étonna de la fermeté de son refus. Le Patriarche de Venise s'en mêle et finalement elle est affranchie. Peu de temps après, elle est baptisée (en 1890). Elle reçoit le nom de Joséphine. Elle a une vingtaine d'années.

Joséphine Bakhita se sent appelée à devenir religieuse chez les sœurs Canossiennes. Elle entre au noviciat. Elle est inquiète : « **Est-ce que j'aurai la permission ? je suis africaine, peut-être ne voudront-ils pas de moi ?** » Mais la mère supérieure lui répond sans hésitation : « Ni la couleur de la peau, ni la position sociale, ne sont des obstacles ; ce qui compte, c'est l'amour. »

Bakhita n'oublie pas ses origines. Elle prie pour la conversion des Africains. Le jour de sa profession de religieuse, elle écrit : « **Ô seigneur, si je pouvais voler là-bas, auprès de mes proches et prêcher à tous ta bonté ! Combien d'âmes seraient attirées vers toi ! Tout d'abord ma mère et mon père, mes frères, ma sœur encore esclaves... tous les pauvres noirs de l'Afrique ! Fais, ô Jésus, qu'eux aussi te connaissent et t'aiment** ».



Ceux qui connaissent Joséphine Bakhita sont touchés par son humilité et sa simplicité. :
« **Je passais de la cuisine à la sacristie, de la porterie à l'atelier, aidant comme je pouvais. J'aimais travailler à la cuisine et préparer de petites attentions pour mes sœurs, comme réchauffer les plats pour qu'elles aient toujours un repas chaud. Je prenais grand soin du régime des enfants malades. J'essayais d'aller au-devant du désir de chacun.** »

Mais ce qui marque le plus, c'est son sens du pardon. Elle parle de l'esclavage qu'elle a connu sans ressentiment à l'égard de ses bourreaux. Elle prie pour leur conversion et leur salut.

Le seigneur a toujours été bon pour moi tout au long de ma vie. Toute ma vie a été un don de Dieu. Si je rencontrais ces négriers qui m'ont enlevée, et même ceux qui m'ont torturée, je m'agenouillerais pour leur baiser les mains. Car si cela n'était pas arrivé, je ne serais ni chrétienne, ni religieuse.

Bakhita est morte le 8 février 1947 à Schio en Italie. Peu de temps avant, dans sa maladie, on l'entendait dire : « **Desserrez les chaînes, elles sont si lourdes !** »

Le 17 mai 1992, à Rome, le Pape Jean-Paul II déclare Joséphine Bakhita bienheureuse. Elle est canonisée le 1^{er} octobre de l'an 2000. Elle tend à devenir la patronne de tous les opprimés.

